« Nous sommes tous pécheurs » : le triple blasphème.

Un lieu commun du discours des catholiques est la formule : « Nous sommes tous pécheurs ». Mais celui qui dit cela ne se rend pas compte qu’il prononce un triple blasphème :

- Blasphème contre Jésus : Selon le dogme de l’église catholique elle-même , le Christ est venu et s’est sacrifié « pour enlever le péché du monde ». (Prière de *l’Agnus Dei*) Quelle a donc été l’utilité de sa venue, s’il ne nous a pas délivrés du péché ?

- Blasphème contre l’humanité : dire « nous » et « tous », c’est généraliser le cas de celui qui l’énonce à l’ensemble des humains. Or ce n’est pas parce que nous nous reconnaissons comme pécheurs que cela nous donne le droit d’en inférer que tous les humains sont comme nous : que dire des saints, des saintes, des enfants, des innocents ? Sont-ils « pécheurs » alors que leur volonté ne cherche en rien le mal ?

- Blasphème contre Dieu : Dieu a créé les hommes « pour qu’ils soient son image », c’est-à-dire pour que sous une forme limitée dans le temps et l’espace, ils représentent l’illimité, l’absolu, l’éternel. Si on les définit comme « pécheurs », qu’est-ce que cela peut nous dire du Créateur Lui-même ?

Certes la notion de péché est difficile, et si on remonte au texte des évangiles, on trouve pour le désigner le mot *hamartia,* (ἁμαρτία) qui étymologiquement désigne *l’acte de manquer la cible*, particulièrement au tir à l’arc. Il s’agit donc à l’origine d’une erreur, et la charge de culpabilité qui est associée au mot « péché » n’est pas inscrite dans le texte des évangiles. Mais on sait que la culpabilisation est un moyen de manipulation des consciences… Ceux qui ont transformé l’erreur en péché savaient ce qu’ils faisaient ! Donc il faudrait dire : « nous faisons tous des erreurs » et là évidemment, la vie quotidienne se charge de nous rappeler combien c’est vrai.

Mais alors pourquoi les catholiques tiennent-ils tant à cette formule « Nous sommes tous pécheurs » ? Est-ce un moyen, en relativisant ledit « péché », de faciliter le pardon, l’indulgence envers ceux qui ont fauté ? Est-ce un moyen facile de s’excuser, de s’absoudre d’avance quand on se dispose à faire du mal en toute connaissance de cause ? Ne ferait-on pas mieux d’avouer que si nous disposons de notre libre arbitre, nous pouvons nous abstenir de faire ce qui est préjudiciable au bonheur des autres ou à notre propre bonheur ? Ou sommes-nous si faibles que nous agissons mal par ignorance, par bêtise, et même quand nous mesurons les conséquences néfastes de nos actions ?

Il faudrait donc traduire le verset de la lettre de Jean 1, 3, 6 qui traite de cette question et qui la tranche ainsi : « Quiconque demeure en lui (Jésus) *ne fait pas d’erreurs* : quiconque *fait des erreurs* ne l’a ni vu ni connu. » C’est-à-dire que la connaissance spirituelle, intuitive de la perfection de Jésus (« vu ») et la connaissance intellectuelle (« connu ») que nous pouvons avoir de lui par le biais du texte des Evangiles et spécialement des *logia* (paroles rapportées de Jésus) nous permet de « demeurer en lui », et de ne plus faire d’erreurs, en tout cas plus d’erreurs préjudiciables à autrui ou à nous-même. (Si je casse un verre, c’est réparable ; si je le lance à la figure de quelqu’un, ça peut mal se terminer…)

Le « péché », ce serait donc l’erreur volontaire, véritablement diabolique, qui viserait à nuire à autrui, à le faire souffrir, à le rabaisser, à le détruire consciemment. Comme le reflète la justice humaine, l’acte nuisible est plus grave quand il est prémédité que quand il est accompli sous l’effet d’une passion, dans laquelle le libre arbitre peut être affaibli ou aboli. Nous sommes tous susceptibles de commettre un acte grave sous l’effet de la jalousie, de la peur, de la colère. Mais cela ne fait pas de nous tous des pécheurs, car il n’y a pas de fatalité à ce que cela nous arrive, surtout si dans notre désir de perfection spirituelle nous finissons par nous en remettre en toute conscience et en toute confiance à la volonté divine, à la loi de Dieu.